

On s'abonne à Lyon,

Rue de la Préfecture, 2,

A L'ENTRESOL.

L'ENTR'ACTE paraît le Dimanche, et se vend dans les Théâtres.

LES AVIS ET RÉCLAMATIONS

doivent être adressés franco au bureau de L'ENTR'ACTE.



Abonnement :

Pour 3 mois — 3 francs.

Un numéro avec dessin, — 25 c.

Sans dessin, — 15 c.

PRIX DES INSERTIONS :

25 centimes la ligne. — On traitera de gré à gré pour les annonces d'une certaine étendue.

L'ENTR'ACTE,

Gazette des Salons et des Théâtres.

DESSINS DE MODES, GROQUIS, PORTRAITS D'ARTISTES.

Une Spirituelle Vengeance.

(HISTORIQUE.)

M. le comte d'Alby, qui était un grand fat, prétendait que le mariage était un passe-temps et l'amour la seule chose raisonnable qu'on pût faire en ce monde. Il avait lu *Figaro*, qui dit que de toutes les choses les plus raisonnables le mariage est la plus bouffonne; et il s'était marié pour faire une dernière folie et continuer à faire l'amour ailleurs que chez lui.

Don Juan au petit pied, après avoir séduit toute une hiérarchie de femmes à passion, duchesses, danseuses, baronnes, banquières, voire même religieuses, il en était venu à la simple grisette, au type de l'amour pur et sans orthographe, comme il disait.

Sa pauvre femme, délaissée au bout de six mois, méritait un meilleur sort. Elle était grande et belle, elle avait en elle un parfum d'aristocratie qui révélait une noble origine; spirituelle et vive, elle avait pensé qu'elle captiverait son mari; douce et résignée, qu'il aurait pitié d'elle et ne la tromperait pas. Ernest d'Alby ne vit pas ou ne voulut pas voir toutes les qualités de sa femme et se crut libre le jour où il se reconnut l'esclave de l'article 214. Amélie d'Alby pleura, rêva quelquefois le suicide; mais elle allait devenir mère, elle comprit qu'il fallait vivre pour une seule créature à qui elle donnerait tout son amour en ce monde, son enfant. Oh! qu'elles sont heureuses, les femmes à qui la loi a donné un mari infidèle, d'avoir, pour supporter toute l'amertume de la vie, une consolation, un but, une émotion de tous les instants, un enfant! D'abord blonde et frêle créature qui ne peut dire ni ses joies ni ses souffrances; puis enfant qui fait son premier pas et qui bégaie son premier mot: Maman! puis adolescent, puis homme.

Et pourtant que de larmes à verser avant que cette existence soit assurée! que d'heures passées à craindre sur son avenir! Pauvres mères, on ne vous paie jamais assez tout cela.

Du jour où Amélie pensa qu'elle revivrait dans son enfant et que son enfant pourrait lui rendre l'amour qu'elle avait dans le cœur, elle ferma les yeux sur la conduite de son mari, et prit la résolution même de ne plus s'inquiéter, comme par le passé, de ses longues absences. Amélie occupa le premier étage de son hôtel, Ernest garda le rez-de-chaussée.

Un jour cependant, elle lui parla de sa résignation; elle essaya quelques reproches, quelques remontrances, non pour elle, mais à cause du monde qu'il s'aliénait et qui finissait par le blâmer tout haut.

Aux premières phrases, Ernest se leva et sortit. Il ne fut plus question de rien.

Bien qu'Amélie ne songeât qu'à son enfant, il restait toujours au

fond de son cœur ce que les femmes ne peuvent pas en ôter, la jalousie. Elle chercha long-temps à deviner si, parmi les femmes qui l'entouraient, il en était une que son mari avait distinguée entre toutes, elle ne put rien découvrir... Elle tenait pourtant à connaître la femme qui lui était préférée. Elle fit suivre son mari, et au bout de quelques jours elle sut où il passait toutes ses soirées et quelquefois ses nuits. La pauvre Amélie le vit un soir, elle-même, entrer dans cette maison où tout son bonheur s'était anéanti; il avait des habits d'ouvrier. Pourquoi? elle résolut de le savoir le lendemain même.

Il était dix heures du matin, quand Mme la comtesse d'Alby fit arrêter sa voiture près la petite porte du jardin du Luxembourg. Au tournant de la rue de Vaugirard, sur la place Saint-Marcel, elle entra précipitamment dans une allée noire, et en quelques secondes se trouva en face d'une jeune et belle personne occupée à coudre.

— On m'a dit, mademoiselle, que vous étiez couturière.

— A votre service, madame; voulez-vous prendre la peine de vous asseoir?

Mme d'Alby hésita en voyant la chaise qu'on lui offrait, mais un sentiment de curiosité l'emporta; elle s'assit, au risque d'y perdre sa robe.

— Il s'agit, dit la comtesse, de robes et de bonnets dont je veux faire cadeau à mes domestiques.

— Et madame veut que j'aille chez elle sans qu'on le sache?

— Cela n'est même pas nécessaire, car je vais vous laisser assez d'argent pour pouvoir acheter quatre robes; demain un domestique vous apportera les modèles. Je m'en rapporte à votre goût.

En disant cela elle déposa 200 francs sur la table.

— Mais il est étonnant, reprit-elle, qu'une aussi belle personne que vous, et avec le talent qu'on vous accorde, viviez dans un réduit plus que modeste et dans un quartier aussi éloigné du centre et de la mode.

La jeune fille rougit, baissa les yeux, et dit tout bas: — Il ne m'aimerait plus si j'étais autrement.

— Il est impossible qu'il ne vous aime pas, vous êtes si belle!

Et en effet, Angélique était si belle que tous les portraits qu'on pourrait faire seraient au-dessous de cette perfection.

— Je travaillais autrefois, dit Angélique, dans un magasin de lingerie; un jeune ouvrier ébéniste, bien beau, — car il est vraiment bien beau, madame, et bien bon, — me fit la cour, me parla de mariage. Je lui cédaï. Que voulez-vous, madame? quand une pauvre fille n'a plus de mère et se trouve livrée à elle-même, c'est bien difficile de résister à un homme qui l'aime bien.

Amélie, ne pouvant plus contenir son émotion, se leva, ouvrit la fenêtre en disant: — Il fait bien chaud ici. Puis elle fit quelques pas dans cette chambre...

— Mais en faisant des économies à vous deux, dit-elle, vous devriez

songer à vous mieux loger, à vous meubler, car voilà un lit où vous ne devez pas bien dormir.

— Nous n'avons pas le temps, dit ingénument Angélique, il se lève de si bonne heure ! il est obligé de se rendre dès le matin à son atelier.

— Deux chaises seulement, dit la comtesse, c'est bien peu.

— Quand il est là, il y en a toujours une de trop.

— Et cette lampe brisée ? elle ne peut suffire à vous éclairer. Comment se fait-il que votre *futur* ne se prive pas pour vous ?

— Un jour, madame, il a voulu me faire accepter l'argent de sa semaine, 20 francs ! Il a vu ce que j'en ai fait. Je l'ai donné à une pauvre femme bien plus malheureuse que moi, qui demeure là, sur mon carré.

— Ah ! je comprends, dit la comtesse. A demain, mademoiselle.

Elle sortit.

M^{me} d'Alby, en se jetant dans sa voiture, cacha son visage dans ses mains. Le cocher, par son ordre, s'arrêta rue de Cléry. Elle entra chez un tapissier, fit charger devant elle, sur une voiture, un bois de lit en acajou, deux matelas, un sommier, six chaises, une toilette, deux lampes et des rideaux. La facture acquittée, elle donna l'adresse de M^{lle} Angélique, place St-Marcel, n^o 7.

Il n'y avait pas cinq secondes que M. Ernest d'Alby était entré chez Angélique, et stupéfait au milieu de cette chambre si délabrée hier et si fraîche aujourd'hui, qu'on heurta violemment à la porte.

— Pour M^{lle} Angélique ! dit un commissionnaire. C'est très-pressé ! Et il s'enfuit comme un trait.

— Qui peut m'écrire ? dit-elle :

« Mademoiselle,

» Vous êtes, en effet, bien digne d'être aimée, car vous avez autant de vertu que de beauté. Votre pauvreté, qui vous fait honneur, m'a vivement touchée ; aussi j'ai pris la liberté de vous envoyer un petit mobilier que vous avez bien voulu accepter. A compter d'aujourd'hui, vous et votre *futur* pourrez reposer sur un bon lit. Je tenais particulièrement à ce que mon mari fût bien couché.

» La comtesse A. D'ALBY »

JOACH. DUFLOT.

Eloa (à Dieu).

L'enfer avec mon damné,
plutôt que le paradis avec vous.

THÉOPHILE GAUTIER, *Une Larme du Diable.*

Si Dieu me disait : « Pour une heure,
« Je te donnerai de rudes chants
« Touchants,
« Afin qu'à travers sa demeure
« Tu puisses murmurer un jour :
« Amour !

« De l'étoile qui te regarde
« Je te donnerai la beauté,
« Clarté
« Qui guide le pas qui t'attarde,
« Lys du ciel qui s'ouvre sans bruit,
« La nuit. »

Si Dieu me disait : « Pour lui plaire,
« Quand il te voit, en souvenir,
« Venir,
« Sois fraîche comme l'onde claire
« Qui s'épanche et caresse en pleurs
« Les fleurs.

« Je te ferai colombe pure ;
« Je te donnerai les doux yeux
« Qu'aux cieux
« L'ange à la mystique parure,
« Voudrait afin de m'entrevoir,
« Avoir. »

Si Dieu me disait : « De sa mère
« Fais entendre, quand tu le vois,
« La voix ;
« Comme elle, en sa douleur amère,
« Fais-lui de tes baisers de miel
« Un ciel ! »

Si Dieu me disait : « Sois le hêtre
« Qui doit l'ombrager en chemin,
« Demain ;
« Avant lui je t'ai donné l'être,
« Pour que tu l'aides à s'asseoir
« Le soir.

« Au premier rêve de sa vie
« Fais redescendre avec bonheur
« Son cœur ;
« Reporte son âme ravie
« Vers les roses de son berceau
« Si beau !

« Sois le voile de sa jeunesse ;
« Cache à ses yeux le corbillard.

« Vieillard,
« Vous pleurez l'instant qui vous laisse ;
« Mais, enfant, vous ne comptez pas
« Les pas. »

Si Dieu me disait : « Sois la femme
« Qu'il me demande à tout moment,
« Aimant !
« J'ai fait de mon âme ton âme,
« Afin qu'il n'adore que moi
« En toi ! »

Si Dieu me disait : « Pour cette heure
« Tu laisseras ton avenir
« Finir,
« Tu ne verras pas ma demeure,
« Et loin de moi seront toujours
« Tes jours. »

Je répondrais : « Soyez bénie,
« Volonté sainte ! Il faut souffrir,
« Mourir.
« J'aime mieux cette heure infinie
« Que les cieux qui brillent par vous
« Sur nous. »

CLARA FRANCIA-MOLLARD.

Nourrit est mort!!!

Un grand artiste, une des gloires de la France, un illustre chanteur, un sublime tragédien, Nourrit s'est tué !

Quoi ! Nourrit s'est tué ? Nourrit a désespéré de l'avenir ! Ce mot lugubre qu'on se redit depuis deux jours avec des larmes dans les yeux, va résonner dans la France comme un funèbre glas, et tout ce qui porte un cœur d'homme et une âme d'artiste, pleurera l'homme des hautes vertus sociales et l'artiste aux inspirations sublimes.

N'était-ce donc pas assez d'avoir versé des pleurs sur les cendres froides de Léopold Robert et de Gros ? N'était-ce pas assez de deux morts comme celles-là ? Fallait-il que la France prit encore le deuil d'un homme que la France a adoré comme on adore un dieu ?

Il nous devait sa vie et il en a disposé ! Il la devait à la France qui était sa mère, ainsi que Léopold Robert, et comme Léopold Robert il est allé se tuer en Italie. Tous deux ont manqué de courage, ils ont nié l'avenir ! Mais pourquoi donc l'Italie dévore-t-elle les hommes de notre pays ? Pourquoi donc s'est-elle faite hospitalière et ne nous rend-elle pas les grands hommes qu'elle nous prend ? Oh ! pourquoi faut-il maudire l'Italie !

Si vous avez connu Nourrit, si vous avez causé avec Nourrit, si Nourrit vous a conté en confidence ses grandes idées de moralisation sociale, ses vastes projets d'organisation du Conservatoire de musique en France, vous avez pu apprécier le génie de l'homme ; si vous l'avez vu au milieu de son intéressante famille, au milieu de ses enfants, épiait leurs mouvements, prenant part à leurs jeux, façonnant leur âme à l'image de la sienne, et tremblant d'inquiétude à la moindre douleur de l'un d'eux, vous avez senti tressaillir votre âme à l'aspect de ce bonheur intérieur, et vous avez vu l'homme privé, le père de famille. Si vous vous êtes trouvé à côté de lui en juillet 1830, alors que la royauté de Charles X s'enfuyait à Rambouillet, vous l'eussiez vu armé pour défendre ses droits, et le lendemain, rempli d'un saint enthousiasme, chanter la *Marseillaise* sur la scène de l'Opéra. Il était citoyen ce jour-là. Si vous avez entendu les accents si purs de cette voix d'Arnold pleurant son père égorgé, vous avez vu le plus grand artiste que la France ait possédé !

Eh bien ! l'homme, le père, le citoyen, le grand artiste n'existe plus ; Nourrit s'est tué !

Jugez ce que la France a perdu !

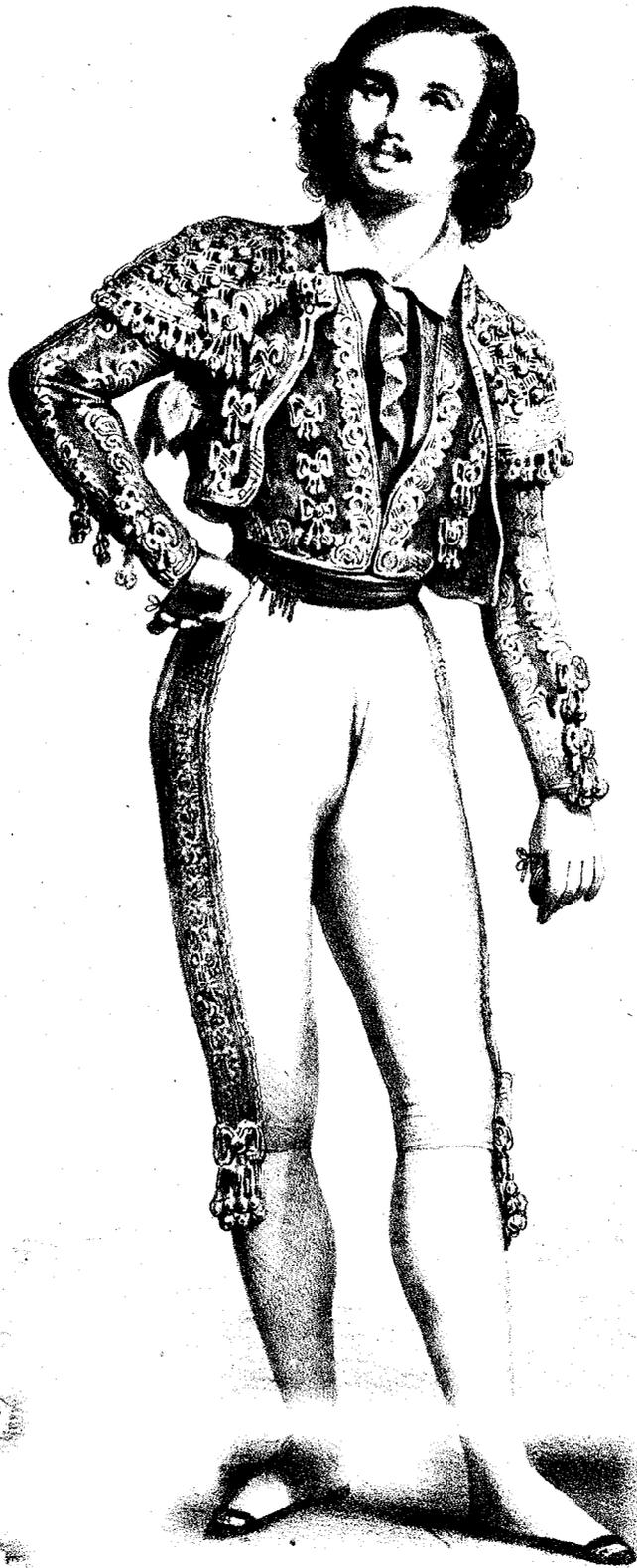
On dit que c'est à la suite d'une représentation où un signe d'impro-
bation s'est fait entendre.

Où est-il cet homme qui a sifflé Nourrit ? JOACHIM DUFLOT.

LE FACTIONNAIRE.

A l'époque où le 25^e de ligne était en garnison à Paris, Victor Robert était fusilier dans ce régiment. Pour un soldat jeune, qui a l'esprit ouvert aux merveilles de la civilisation, c'est, à tout prendre, un avantage que d'être caserné à Paris. L'oisiveté de la garnison s'y fait moins sentir que partout ailleurs. On a plus de peine à la fois et plus de distractions. Cependant Robert était resté insensible aux séductions de Paris. Tout ce que la grande ville renferme de spectacles gratuits, de curiosités qu'il est permis d'étudier en se promenant, ne l'intéressait que faiblement. C'est que le paysan se cachait en lui sous le costume du soldat. Victor en entrant au service n'avait pas cessé d'être un villageois. Chaque jour la nostalgie le gagnait. C'est une maladie toute morale : M. Broussais ni le Val-de-Grâce n'y peuvent rien. Il n'y a qu'un re-

L'entracte lyonnais.



Mariano Camprubi

10, rue St. Côte, 8, Lyon.

MARIANO CAMPRUBI.

(*Costume de la Cachucha.*)

| M. Broussais ni le Val-de-Grâce n'y peuvent rien. Il n'y a qu'un re-

mède à cette sorte de typhus : c'est de retourner d'où l'on est parti ; malheureusement la loi n'a pas prévu le mal du pays.

Dans une des rues les plus centrales, près du Palais Royal, à la porte d'un ministère, les soldats du 25^e montaient souvent la garde. Le poste était bon pour qui, avec une conscience assez large sur le chapitre des mœurs, possédait le goût des distractions permises à un militaire hors de faction : se rafraîchir, le service fait, a toujours été dans les habitudes du soldat français.

Or, près du corps-de-garde en question, étaient établies ce que par anti-phrase certains gens appellent de *bonnes filles*. Bonnes filles, — au fond, je ne dis pas, — ne songeant jamais à mal, se donnant au contraire fort souvent, pour loisir, de faire passer aux gardiens du repos public la coupe brûlante du punch, avant que leurs lèvres y eussent plongé. Un punch au rhum quelquefois ! Que le soldat homérique, plutôt que parisien, eût résisté à de pareilles Circés, de mémoire de régiment cela n'était pas encore arrivé.

Un jour, cependant, le factionnaire refusa net de prendre part au filtre présenté par la beauté. Ce fut un scandale dans le gynécée. Nous taïrons une partie des propos qui furent tenus à ce sujet ; nous en passons même sous silence la totalité, bien qu'après tout la morale pût avoir autant à gagner qu'à perdre à ce commentaire. Ce soldat puritain, c'était Robert. Une passion lui tenait au cœur : voilà ce qui explique la mélancolie dont nous avons parlé ; son brusque refus n'avait pas non plus d'autre cause : il avait laissé Louise au village, Louise qui devait l'épouser quand il tomba au sort. Plusieurs romances du pays ont parlé de cette catastrophe. Robert aimait Louise ; partant il ne voulait rien avoir de commun, même avec la vertu, à plus forte raison....

— Ah ça, mesdames, se dirent celles qui ne l'étaient que de nom, est-ce que nous en restons là avec ce damné de factionnaire ? Un refus ! du punch au citron ! Notre honneur est compromis. — Tu iras, toi, Armande. — Ce sera toi, Rosine. — Ou bien toi, Eudoxie. — A moins que Cydalise en veuille avoir les gants ?

Personne d'abord ne voulait tenter l'aventure ; ensuite toutes se disputèrent cette mission galante. — Eh bien ! dit la plus ancienne, ce sera Cydonie ; elle vient d'arriver, il faut qu'elle gagne ses éperons. Cydonie se résigna. Elle prit le vase encore fumant ; bientôt après sa fine chaussure se posait sur le pavé noir et visqueux. Il faisait nuit, le gaz répandait une lueur blafarde, quand elle aborda le factionnaire en suppliante : — Ne ferez-vous point honneur à mon punch, monsieur ?

A son aspect, Robert devint pâle comme un mort ; il recula de trois pas et plongea sa baïonnette dans le sein de la courtisane... Louise, car c'était elle.

Le lendemain le bruit se répandit qu'un soldat ivre avait égorgé une fille.

Son rôle de factionnaire aggravait encore la position de Robert.

Il passa au conseil de guerre et fut condamné à mort.

Il commanda lui-même le feu sans sourciller.

Sur son cadavre on trouva la lettre qu'il écrivait à Louise la veille de l'attentat. Il lui annonçait qu'en descendant de faction il était prêt à désertir pour aller la rejoindre. Ainsi Robert se trouvait alors placé entre deux crimes. Malheureusement, quand le sort choisit, rarement il se décide pour le moindre.

L. Roux.

REVUE DE LA SEMAINE.

Grand-Théâtre.

En attendant la réalisation de toutes les promesses magnifiques qu'il nous fait, c'est-à-dire les premières représentations désirées si impatientement par le public, notre Grand-Théâtre a vécu sur son répertoire mensuel, soutenu par l'attrait de nouveauté du charmant opéra du *Brasseur de Preston*, dont nous ne vous dirons rien, de peur de vous répéter des éloges déjà unanimement sanctionnés.

La solennité la plus importante de la semaine est sans contredit le joli ballet des *Deux Roses*, avec l'intercalation dans ce charmant ouvrage de notre habile maître de ballet, d'un pas de six, dansé par Mmes Siran, Donjon et Bazire, MM. Finart et Murat, réunis aux danseurs espagnols.

Cette lutte gracieuse entre la danse nationale et la danse espagnole avait attiré une foule nombreuse et brillante de spectateurs, qui ont applaudi aux grâces françaises et aux grâces espagnoles, de la meilleure grâce du monde. Pardon, ou plutôt grâce, ami lecteur, pour ce mauvais jeu de mots qui m'est inspiré par nos grâces andalouses et lyonnaises.

La comédie spirituelle de la *Camaraderie*, qui précédait le ballet des *Deux Roses*, a été jouée avec une verve et un ensemble dont l'hilarité

du public a été un bruyant et flatteur témoignage pour chacun des acteurs qui interprètent si dignement l'œuvre de M. Scribe.

Robert-le-Diable avait attiré dimanche une chambre complète qui a applaudi avec enthousiasme, et la partition grandiose du maestro de la Germanie, et nos chanteurs, premiers sujets et chœurs, si bien à la hauteur du chef-d'œuvre musical.

La Fiancée, cette délicieuse partition d'Auber, a été entendue de nouveau avec plaisir par tous les amateurs d'une musique légère, touchante et spirituelle, musique vraiment française ; ainsi du *Domino noir* du même compositeur, ainsi de cet opéra-comique si bien exécuté par nos premiers chanteurs, si bien rendu par Mmes Minoret, Perron et Desvignes, MM. Lesbros, Vernet, Fouchet et Padrès.

Les Deux Roses ont été applaudies à la seconde représentation (en compagnie des danseurs espagnols) avec un égal succès à celui que nous avons signalé plus haut.

La Belle au Bois dormant, cette vieille enchantresse de nos jeunes ans, qui nous apparaîtra prochainement sous les traits de Mme Siran, cette autre fée aux pas, aux formes et aux poses si pleines de séduction ; *la Belle au Bois dormant* voit chaque jour rapprocher l'instant de son triomphe et de son réveil. La jolie chrysalide va se réveiller, et avec ses ailes de fleurs, de gaze et de parfums. Allons donc, messieurs les amateurs de l'art chorégraphique et de ses mille séductions, préparez-vous d'avance à applaudir toutes les merveilles du ballet de *la Belle au Bois dormant*.

Gymnase.

LE MÉDECIN DE CAMPAGNE. — JUANA L'ESPAGNOLE.

La semaine qui vient de s'écouler nous a fourni l'occasion d'assister à un succès et à une chute. *Le Médecin de campagne* est un charmant vaudeville rempli de situations piquantes et dont chaque scène amène avec elle une nouvelle intrigue. Écrite avec esprit, cette pièce a obtenu sur notre second théâtre un véritable succès. C'est une bonne fortune pour le répertoire du Gymnase. Toutefois, ne constatons pas le succès de cette pièce sans en rapporter à ses interprètes la juste part qui leur revient. Isidore Viette a parfaitement saisi le caractère du bon médecin de campagne.

Depuis que l'on sait qu'Ambroise doit revenir à Lyon, Isidore semble étudier ses rôles plus scrupuleusement ; aussi cet acteur est-il toujours vrai et dans son jeu et dans sa mise. Mme Faivre a bien rempli le rôle dont elle était chargée. Nous aimons cependant mieux applaudir le talent de cette actrice dans le drame que dans le vaudeville. Le rôle du vieux Berger fait honneur à Auguste, et, comme toujours, Cécicourt n'a pas manqué d'exciter le gros rire.

Juana l'Espagnole n'a pas eu le sort du *Médecin de campagne*, aussi n'en parlons-nous que pour constater sa chute complète. On revient toujours voir le *Pied de Mouton* avec plaisir.

CHRONIQUE MUSICALE.

Le vent souffle furieusement aux concerts depuis quelques jours : concerts d'artistes, concerts fashionables et concerts bourgeois. C'est un déluge effroyable de mélodies, de quatuors, de quintettis, de variations, de grands airs, de solos et de symphonies ; c'est une frénésie chantante et musicale, une fièvre de dilettantisme, qui, si cela continue, mettront aux abois tous les ténors et barytons, les instrumentistes et marchands d'instruments ou de musique eux-mêmes. Comme on voit, la mélomanie se passe très-bien ici d'une salle de concerts, dans laquelle certainement ne se risquerait qu'un très-petit nombre de ces colossales célébrités de salons.

Mlle Puget, dont nous avons tous applaudi si souvent les gracieuses productions, n'est point morte, Dieu merci ! comme le bruit en avait couru. — Cela nous donne encore quelque espoir de voir se démentir la nouvelle si fâcheuse et si douloureuse de la mort du grand tragédien lyrique Adolphe Nourrit, ce chanteur d'élite qui nous a tous si souvent émus jusqu'aux larmes.

Nous lisons dans l'*Abeille Musicale*, publication de A. Romagnesi, dont les œuvres complètes (*Collection de chansons et romances*) obtiennent le succès que nous leur avons prédit ; nous lisons ce qui suit dans l'*Abeille Musicale* au sujet de Mlle Puget :

« Mlle Loïsa Puget est de retour depuis quelques jours à Paris. Elle a été retenue près de deux mois à Metz par une dangereuse maladie, suite des fatigues de la course artistique qu'elle venait d'entreprendre dans l'Est de la France. Tout-à-fait bien portante maintenant, cette jeune et intéressante virtuose se propose de donner un concert du 15 au 20 mars courant. Elle fera entendre quelques-unes des gracieuses pro-

ductions qui ont fait le succès de son album de 1839. Ce concert aura le succès de tous les concerts que donne Mlle Loïsa Puget. »

L'Opéra nous promet avant peu *la Sicilienne des Fées*, nouvelle partition d'Auber ; dont on dit d'avance des merveilles. — A l'Opéra-Comique, *le Planteur*, musique d'Hippolyte Monpou, et, à la Renaissance, *l'Eau Merveilleuse*, de M. Grisart, mettent depuis peu en émoi tout le dilettantisme parisien. — La province se croise les bras avec son admiration expectante et lointaine !

CAUSERIES.

Le succès que le portrait de M^{lle} Dolorès Séral a obtenu nous a engagés à publier celui de M. Camprubi jeune, si souple, si vif, si gracieux, et qui partage avec la séduisante Espagnole les bravos du public. Le crayon de M. Compté-Calix a reproduit les traits de ce charmant danseur. C'est déjà une garantie de ressemblance.

— Mardi prochain 19, aura lieu au Gymnase la représentation au bénéfice de M^{me} Lecourt, composée ainsi qu'il suit : *Le Manoir de Montlouisier*, drame en cinq actes de M. Rosier ; *Le Kain à Draguignan*, vaudeville en deux actes, dans lequel Breton, notre spirituel comique, remplit le principal rôle. Le choix que la bénéficiaire a fait de ces deux pièces d'un mérite éprouvé, et qui ont obtenu deux succès de vogue, lui garantit une fructueuse recette. Selon nous, M^{me} Lecourt est une actrice qui a autant de mérite que de modestie ; son tort est d'avoir peur du public. Elle a donc droit à des encouragements que le public appréciateur lui réserve pour mardi.

— On lit dans les journaux belges :

» Mlle Amélie Brière, que les Lyonnais applaudissaient l'an dernier au Gymnase, et qui appartient aujourd'hui au théâtre de Liège, vient d'épouser dans cette ville le baron Werzée d'Hermasie. »

— Le concert donné par M. Baumann dimanche dernier avait attiré une société nombreuse et choisie. M^{les} Fleury et Robert Mazel ont partagé avec M. Baumann les honneurs de cette matinée musicale.

— Nos dilettanti apprendront avec plaisir que le grand concert vocal et instrumental donné par M. Louis Cherblanc aura lieu cette année le samedi 23 mars, à huit heures précises du soir, au foyer du Grand-Théâtre. Le nom de M. Cherblanc et la composition du programme sont une garantie des délices de cette soirée où le public ne fera pas défaut.

PROGRAMME.

- 1^o Ouverture de *Marguerite d'Anjou*. MEYERBEER.
 - 2^o Prière et cantabile de *la Juive*, avec chœurs, chantés par M. ***. HALEVY.
 - 3^o Concerto de violon, exécuté par M. Cherblanc. DE BÉRIOT.
 - 4^o Air de *Robert-le-Diable* (*Grâce!*), chanté par M^{lle} Laurent. MEYERBEER.
 - 5^o Grande symphonie, pour quatre violons principaux et orchestre, exécutée par MM. Baumann, Cherblanc et ***. MAUBER.
 - 6^o *Le Lac*, méditation de Lamartine, chanté par M. ***. NIEDERMAYER.
 - 7^o *La Fauvette*, air chanté par M^{lle} Laurent, et accompagné sur la flûte par M. Donjon. GRÉTRY.
 - 8^o Fantaisie sur des thèmes de *Preciosa*, opéra de Weber, exécutée par M. Cherblanc. MAUBER.
 - 9^o Grand duo de *Belisario*, chanté par MM. ***. DONIZETTI.
- L'orchestre sera conduit par M. Boveray.

VERGNIOLE, rédacteur-gérant.

LYON. — IMPRIMERIE DE BOURSRY FILS, RUE DE LA POULAILLERIE, 19.

L'ÉPARGNE,
COMPAGNIE FRANÇAISE D'ASSURANCES
Pour la Dot des jeunes Filles

ET POUR L'AFFRANCHISSEMENT DU SERVICE MILITAIRE.

Capital social : 1,500,000 fr.

Banquiers : MM. J. Laffitte et C^e.

ACTIONNAIRES FORMANT LE CONSEIL DE SURVEILLANCE.

- MM. le comte CLAUZEL, maréchal de France, député des Ardennes,
- BACHELU, lieutenant-général, député de Saône-et-Loire.
- Le marquis de LA ROCHE-AYMON, lieutenant-général, pair de France.
- DE SIVRY, député du Morbihan.
- DECAEN, maire du 3^e arrondissement de Paris.
- MARTIN (de l'Isère), député de l'Isère.
- J. SEGUIN, ingénieur civil.
- V. LECHEVALIER, ancien élève de l'école polytechnique.

L'Épargne a pour but : 1^o de fournir à chaque père de famille les moyens de garantir son fils des chances du tirage au sort ; 2^o de pourvoir, au moyen de très-faibles économies, au mariage des jeunes filles en les dotant d'une manière conforme à leur position sociale.

Les opérations de la société comprennent quatre modes d'assurances distincts : assurances mensuelles, trimestrielles, annuelles et à prime unique.

Les droits des assurés sont réglés par des polices d'assurance qui leur sont délivrées au moment de la souscription par le directeur, le sous-directeur ou le receveur cantonal, qui leur délivreront gratis les prospectus de la société.

1,000,000 fr. du fonds social reste immobilisé et inaliénable dans la caisse des dépôts et consignations. Il s'accroît annuellement de 10 0/0 prélevés sur les bénéfices de la société.

Le directeur de la compagnie, pour le département du Rhône, est M. GENEVE, rue de Pazy, n^o 1, au 2^{me}.

Le sous-directeur de l'arrondissement de Lyon est M. GAUTIER, aux bureaux de la direction, rue Neuve-de-la-Préfecture, n^o 6, à l'entresol.

MM. GENEVE et GAUTIER, agents particuliers de la Compagnie nationale fondée à Lyon (compagnie d'assurances contre l'incendie) se chargent de la direction des affaires contentieuses, civiles, commerciales et administratives ; achats et ventes de propriétés ; recouvrements de créances litigieuses et autres ; placement d'argent sur hypo'hèque ; rédaction de bilans, d'actes sous seing privé, tels que sociétés, ventes, baux à ferme et à loyer, etc.

Les bureaux sont ouverts de neuf heures du matin à cinq heures du soir.

ÉLIXIR DE CARDAMONE,

Composé au kinkina, pour l'entretien des gencives et la propreté de la bouche, par M. MACORS, pharmacien, rue St-Jean, n^o 30.

Une demi-cuillerée à bouche, étendue, chaque matin, dans un verre d'eau, suffit pour donner aux dents une blancheur parfaite.

PRIX DU FLACON : 2 F. 50 C.

LIBRAIRIE MODERNE,

Rue de la Préfecture, 6, au centre de la rue.

Il vient d'être ouvert à cette librairie un Cabinet de lecture très-bien assorti en Nouveautés, et qui, par ses relations fréquentes avec la capitale, offrira toujours à ses abonnés tous les ouvrages nouveaux qui seront publiés à Paris. — Tout abonné d'un an recevra en prime un ouvrage de la valeur de 10 fr.

VENTE AUX ENCHÈRES

D'un bel assortiment de plus de 15,000 Plantes tant indigènes qu'exotiques.

Place des Célestins, rue St-Louis, n^o 1.

Les amateurs de fleurs et les jardiniers sont prévenus que tous les jours, à 9 heures et demie, il est procédé, par le ministère d'un commissaire-priseur, à la continuation de la vente d'une quantité considérable de très-beaux Arbres, Arbustes, Plantes, Oignons, Bulbes, Graines, etc.

La Prévoyance Militaire,
ASSURANCE

CONTRE LES CHANCES DU RECRUTEMENT.

M. CADIER, directeur, continue à assurer les jeunes gens appelés au tirage. L'exactitude qu'il a apportée à remplacer les assurés atteints par le sort est une garantie pour les parents à ajouter à toutes celles que présente cette compagnie. — La réserve est remplacée immédiatement comme l'activité. S'adresser montée des Carmélites, n^o 21.

AUX DEUX JUMENTAUX,

Galerie de l'Argue, 44, 46, 48 et 50.

Ancienne Maison VUILLERMET.

MICHEL ET BERTHE, DE PARIS,
Successieurs.

Assortiment considérable d'habillements pour hiver. — Spécialités pour manteaux, redingotes, alpagas, paletots et robes de chambre. — Habillement complet et de commande rendu en 40 heures.

TROIS SALONS PROLÉTAIRES,

Galerie de l'Argue, escalier H, à l'entresol, vis-à-vis l'hôtel Caillot.

Le coiffeur CHARLES continue à couper les cheveux avec soin et dans le dernier goût pour 25 c. Frisure à la papillote, 25 c. ; — au fer rond, 20 c. Abonnement à la frisure, les six cachets, 1 fr. Salon pour la coiffure des dames, 50 c. Il confectionne tous les ouvrages en cheveux postiches, à prix fixe.

L'ALLIANCE,
COMPAGNIE FRANÇAISE D'ASSURANCES CONTRE L'INCENDIE,

Établie à Paris, rue Notre-Dame des Victoires, n^o 28.

Capital social : 10 millions de francs.

Cette compagnie est la seule qui assure, outre les risques ordinaires d'incendie, la perte résultant des non-jouissances et des non-locations pendant le temps nécessaire à la réparation du dégât matériel causé par un incendie. Elle n'excipe du défaut de paiement de prime, pour

annuler l'assurance, qu'après une mise en demeure régulièrement constatée.

Ses nouveaux tarifs de primes sont extrêmement modérés. Ses bureaux à Lyon sont place Sathonay, n^o 5, au 1^{er}.